



Accueil du portail > Formation des enseignants > Espace Formation > Toutes les ressources pour la formation > Ressources 2003 > Colloque « Les contenus culturels dans l'enseignement scolaire des langues vivantes »

Colloque « Les contenus culturels dans l'enseignement scolaire des langues vivantes »

Enseigner la grammaire d'une langue étrangère : lire la culture derrière les formes et les structures



Jean-Rémi Lapaire, professeur à l'université Michel de Montaigne - Bordeaux 3

"Speech is the best show man puts on". 1

"[L]e langage est [...] fait humain ; il est dans l'homme, le lieu d'interaction de la vie mentale et culturelle et en même temps l'instrument de cette interaction. Une autre linguistique pourrait s'établir sur les termes de ce trinôme : langue, culture, personnalité". 2

Nombreux sont les professeurs de langues vivantes étrangères qui épousent, à leur insu, une conception *utilitariste et mécaniste* de la grammaire. Intégrée au volet technique de l'apprentissage, au même titre que la phonologie, la grammaire est "montage de structures", "construction d'énoncés" au moyen d'"outils" que l'élève est invité à acquérir et à "manier". Prisonnière de l'atelier phrastique et de la chaîne d'assemblage des signifiants, il est difficile pour la grammaire d'être autre chose qu'une glaciale et métallique machine à fabriquer de la syntaxe, qui, à force "d'affixer des marqueurs" sur des "bases", de découper et de souder des "constituants", en arrive à déboulonner l'humain, à casser la poésie, à broyer l'imaginaire qui, au plus profond de l'esprit, lui donnent vie.

Par leur formalisme "scientifique" (de type algébrique ou logique), par leur valorisation extrême de la *syntaxe*, par leur mise à l'écart de la notion de *sujet parlant*, par une lecture fondamentaliste du principe saussurien d'*autonomie* du signifiant, les théories linguistiques dominantes du siècle dernier - structuralisme, distributionnalisme, générativisme - ont, avec une redoutable rigueur, orchestré la mécanisation et la déshumanisation de la grammaire. L'un des corollaires de cet *assèchement syntaxique* fut la marginalisation ou, plus souvent encore, l'élimination de la dimension *culturelle* de la grammaire, éloquemment défendue par Benjamin Lee Worf dans les célèbres études qu'il consacra aux langues amérindiennes (toltec, aztec, maya, hopi) entre 1927 et 1941.

En Amérique, la résistance aux grammaires autonomes et formelles de l'après-guerre fut menée par des linguistes indépendants, comme Dwight Bolinger, qui défendirent avec humour et persévérance une réintégration du sens, des représentations et du contexte au cœur de l'analyse syntaxique 3. Mais le front d'opposition le plus organisé fut incontestablement celui qu'ouvrirent - et arment encore - les partisans du *fonctionnalisme* 4, comme Michael Halliday et Talmy Givón.

Rejetant l'idée d'une grammaire en circuit fermé - que Talmy Givón ironiquement nomme "*grammar about grammar*" 5 - et remettant à l'ordre du jour les théories vygotkiennes du développement langagier 6, les fonctionnalistes rendirent la grammaire indissociable de la communication : "*Grammar is not a set of rigid rules that must be followed in order to produce grammatical sentences. Rather, grammar is a set of strategies that one employs in order to produce coherent communication.*" 7

En liant de façon aussi étroite grammaire et *communication*, les fonctionnalistes autorisaient la grammaire à repenser les acquis présumés de la *révolution structurale* 8 pour redevenir *sociale* et *comportementale*. Autant dire qu'ils proposaient une nouvelle approche idéalement adaptée à l'enseignement des langues vivantes, puisqu'ils liaient le code grammatical à des "stratégies" d'action et de communication. L'immensité du grand public scolaire et adulte s'ouvrait à eux. Un public plus homogène dans sa demande d'intelligibilité immédiate et d'efficacité concrète que la minuscule et querelleuse

communauté des linguistes visée (et divisée) par les approches formelles **9** .

Le résultat ne se fit pas attendre. Le "bon sens" de la maxime *good grammar is good communication* eut tôt fait de séduire les professeurs de langues vivantes étrangères, qui, dès le milieu des années 1970, avaient accueilli à bras ouverts une série de grammaires se définissant comme "pratiques", "communicatives" ou "contextuelles", comme l'excellente *Communicative Grammar of English* de Geoffrey Leech et Jan Svartvik (1975), articulée autour de la notion de "compétence communicationnelle" (*communicative competence*). Ces grammaires, on le sait, allaient favoriser l'éclosion de méthodes d'enseignement "communicatives" et un travail sur la langue de type *notionnel-fonctionnel*.

En France, le fonctionnalisme dut composer avec les *grammaires de l'énonciation*, forces locales de résistance aux théories structurales, distributionnelles et génératives. "Résistance", mais plus souvent encore, *dépassement*, car il s'agissait moins de se révolter contre les théories structurales et distributionnelles que de montrer que celles-ci représentaient une *étape* dans l'évolution organique des "grammaires linguistiques".

Exhumant les traités de stylistique et de linguistique de Charles Bally **10** , redécouvrant, sous l'impulsion de Roch Valin et d'André Joly, la psycho-systématique de Gustave Guillaume, stimulés par les réflexions d'Emile Benveniste sur "l'homme dans la langue", guidés par les enseignements d'Antoine Culioli et d'Henri Adamczewski, les énonciativistes n'avaient pas attendu le fonctionnalisme anglo-américain pour lier *syntaxe, sémantique et pragmatique* **11** . Leur approche *intégrative* de la grammaire privilégiait cependant moins la communication en tant que telle et s'attachait davantage :

- à la position-clé du sujet dans le système grammatical, tout entier ordonné autour de la personne, de la *deixis spatio-temporelle* et de la *modalité* ;
- à la fonction *symbolique* et à la construction de *représentations* ;
- aux *opérations mentales* précédant toute mise en discours.

Nous en voulons pour preuve la récurrence de termes comme "intervention", "commentaire" ou "prise en charge de l'énonciateur" ; "notion", "repérage", "opérations", dans le discours explicatif des grammairiens se réclamant des "théories énonciatives" **12** , notamment chez les anglicistes.

Avec le *fonctionnalisme* et l'*énonciation*, la grammaire des langues vivantes pouvait s'extraire de l'atelier de mécanique syntaxique que la modernité générative semblait lui destiner, en se plaçant sous la protection de théories universitaires d'égale respectabilité. De façon plus significative, la grammaire était à nouveau libre d'incorporer à ses analyses des dimensions anthropologiques, sociologiques et cognitives. Or, de façon étrange, elle ne sut pas profiter pleinement de cette formidable liberté retrouvée. Pour quelles raisons et avec quelles conséquences, c'est ce que nous voudrions expliquer, avant de nous rendre sur le chantier de l'*écogrammaire* que nous proposons pour demain.

Langue et culture : évidence d'un lien, paradoxe d'une rupture

La langue est, au même titre que l'appartenance religieuse **13** , étroitement associée à l'*identité culturelle*, notamment lorsqu'il s'agit de désigner des minorités. "Canada français", "communauté française (ou plus exactement francophone) de Belgique" ; ce type de raccourci métonymique **14** n'a rien de fortuit. La langue est instinctivement perçue comme un élément fondateur et fédérateur de la culture, capable de la définir, de la perpétuer, de la résumer : minorités hongroise de Roumanie, italienne d'Istrie, turque de Bulgarie.

Les raisons de l'intégration aussi étroite du *fait langagier* et du *fait culturel* sont d'une grande diversité et d'une extrême complexité. Au niveau cognitif le plus profond, langue et culture procèdent d'une même fonction symbolique, créatrice et organisatrice de *représentations* et de *significations* **15** . C'est du moins ce que suggère Émile Benveniste dans *Problèmes de linguistique générale* : "[C]e phénomène humain, la culture, est un phénomène entièrement symbolique. La culture se définit comme un ensemble très complexe de représentations organisées par un code de relations et de valeurs : traditions, religions, lois, politique, éthique, arts, tout cela dont l'homme, où qu'il naisse, sera imprégné dans sa conscience la plus profonde et qui dirigera son comportement dans toutes les formes de son activité, qu'est-ce donc sinon un univers de symboles intégrés en une structure spécifique et que le langage manifeste et transmet ? Par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue ou la transforme. Or comme chaque langue, chaque culture met en œuvre un appareil spécifique de symboles en lequel s'identifie chaque société. La diversité des langues, la diversité des cultures, leurs changements font apparaître la nature conventionnelle du symbolisme qui les articule. C'est en définitive le symbole qui noue ce lien vivant entre l'homme, la langue et sa culture." **16**

Les "représentations" que la culture façonne et que "le langage manifeste et transmet" font partie intégrante de la *cognition*. Une cognition à caractère social plutôt qu'individuel **17** , puisque la culture et le langage opèrent un véritable

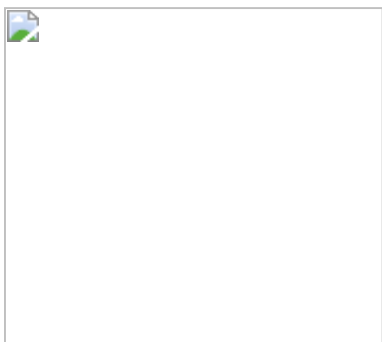
formatage de la connaissance et un *calibrage* des moyens expressifs.

Appartenir à une culture, communiquer par une même langue, c'est être intégré à un réseau de connaissances et d'interprétations collectives (*cultural network*), autrement dit faire partie d'une *communauté cognitive*. Pour le psychologue canadien Merlin Donald, à qui nous empruntons l'expression *cognitive community*, ce serait le besoin de créer une "communauté de pensée" entre individus (*community of mind*), la nécessité de "mettre en réseau" des sensations et des interprétations (*networking*), qui seraient l'origine du fait culturel et langagier : "*Symbolic thought and language are inherently network phenomena. [...] [T]he origin of language [lies] in cognitive communities, in the interconnected and distributed activity of many brains.*" **18**

Outil de *régulation cognitive*, gardien de la *cohésion culturelle* du groupe, le langage installerait dans chaque individu le logiciel commun de perception et d'interprétation du monde, avec ses scripts et ses symboles. L'hypothèse de Donald, que nous résumons par une métaphore informatique, remet à l'ordre du jour la célèbre "hypothèse de Sapir et Whorf" : "*[E]very language is a vast pattern-system, different from others, in which are culturally ordained the forms and categories by which the personality not only communicates, but also analyses nature, notices or neglects types of relationship and phenomena, channels his reasoning, and builds the house of his consciousness.*" **19**

Les arguments pour lier *langage*, *culture* et ce que nous appelons aujourd'hui cognition ne manquent donc pas. Ils sont par ailleurs anciens, puisque bien avant Sapir et Whorf, dans la *Logique ou l'art de penser*, Arnauld et Nicole unissaient clairement signes linguistiques, organisation sociale et représentations mentales, en définissant les mots comme des "signes d'institution des pensées". **20**

Certes, les logiciens de Port Royal utilisaient le terme "institution" pour indiquer le caractère *arbitraire* des mots, dont la forme, conventionnelle, était déterminée par "la fantaisie des hommes", non par des attributs objectifs de "la chose figurée". Cependant, "institution" laissait aussi entrevoir ce que Ferdinand de Saussure devait mettre en lumière, deux siècles et demi plus tard, à savoir l'existence d'un *pacte social* derrière le pacte sémiotique : "La langue [...] est l'ensemble des habitudes linguistiques qui permettent à un sujet de comprendre et de se faire comprendre". Mais cette définition laisse encore la langue en dehors de sa réalité sociale ; elle en fait une chose irréelle, puisqu'elle ne comprend qu'un des aspects de la réalité, l'aspect individuel ; il faut une masse parlante pour qu'il y ait une langue. À aucun moment, et contrairement à l'apparence, celle-ci n'existe en dehors du fait social, parce qu'elle est un phénomène sémiologique. Sa nature sociale est un de ses caractères internes ; sa définition complète nous place devant deux choses inséparables, comme le montre le schéma : **21**



Pour Saussure, la valeur des signes et leurs principes d'association étaient *gérés collectivement*. Autrement dit, l'organisation du lexique et le maintien de règles syntaxiques relevaient, en première instance, du "fait social" : "[Le] fait social peut seul créer un système linguistique. La collectivité est nécessaire pour établir des valeurs dont l'unique raison d'être est dans l'usage et le consentement général ; l'individu à lui seul est incapable d'en fixer aucune". **22**

Ce "fait social" qui serait à l'origine de la langue s'impose désormais comme un fait établi. Pourtant, peu d'entre nous songent à concevoir les *conventions syntaxiques* comme des *conventions sociales*. Plus rares encore sont ceux qui, dans leur enseignement, osent mettre en parallèle l'agencement des mots dans un énoncé et l'agencement des couverts sur une table de repas, les codes morphologiques d'habillage des mots et les codes vestimentaires d'habillage des personnes, alors que les "bonnes manières grammaticales" et les "bonnes manières sociales" procèdent de la même "matrice culturelle" (*cultural matrix* chez Donald) et relèvent probablement des mêmes mécanismes sémiotiques de base : constitution d'un répertoire d'unités symboliques, assignation de valeurs au sein d'un système de partagé, assemblage individuel sous liberté contrôlée. Obnubilés par la sacro-sainte correction lexicale et grammaticale (*well-formedness*), trop souvent considérée comme un idéal en soi, nous nous laissons absorber par la *production individuelle d'énoncés*, nous installons les "phrases bien construites" (*well-formed sentences*) au cœur de nos exercices, nous

enseignons la grammaire comme un *art de la performance syntaxique*, sans montrer que *l'apprentissage de la grammaire est d'abord un apprentissage social*, que la correction grammaticale est, comme la correction des manières, un principe essentiel d'intégration culturelle, qu'adopter les bons réflexes langagiers permet de se s'immerger dans la "masse parlante" et d'interagir avec ses membres.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Comment avons-nous pu briser la belle rime saussurienne liant lexical, grammatical à social ? La réponse pourra surprendre : en faisant témoigner Saussure contre lui-même. Il suffit, pour s'en persuader, de se reporter à la cinquième partie du *Cours*, où est débattu "le témoignage de la langue", envisagée comme "document historique". Saussure y pose sans détour la question de l'*iconicité culturelle* des langues humaines. Celles-ci reflètent-elles l'histoire et l'organisation sociales des peuples qui les parlent ? Sont-elles des "témoins" que l'on puisse convoquer au cabinet d'anthropologie, d'ethnographie, de paléontologie ? Assurément, nous dit Saussure **23**, mais ce témoignage n'est pas celui d'un simple spectateur-enregistreur : c'est aussi celui d'un protagoniste. Car la langue qui reflète l'ordre socioculturel est aussi celle qui contribue à le "créer" : "[L]e lien social tend à créer la communauté de langue et imprime peut-être à l'idiome commun certains caractères ; inversement, c'est la communauté de langue qui constitue, dans une certaine mesure, l'unité ethnique". **24**

Saussure reconnaît par ailleurs que certains "grands faits historiques", comme la conquête romaine, ont eu "une portée incalculable pour une foule de faits linguistiques" et que "le phénomène géographique est étroitement associé à l'existence de toute langue", ainsi qu'en atteste la variation dialectale. Mais, tout en soulignant la pertinence des dimensions historique, géographique, politique ou ethnique, Saussure les confie en bloc à la "linguistique externe". Le procédé fera école : accréditer un ensemble de paramètres pour mieux les évacuer ; reconnaître l'importance de l'histoire, de la culture, de la société et les évincer en dernière instance. Incohérence ? Manipulation ? Saussure est surtout prudent. Il craint que ces dimensions, qui fascinaient les philologues et les comparatistes de son époque, n'agissent comme autant de forces centrifuges, que l'étude scientifique du langage ne se dilue dans un discours historique ou ethnographique. Alors qu'elle fait partie de la "sémiologie", cette "science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale" **25**, la linguistique doit s'efforcer de rester "interne" et se donner pour mission première de pénétrer au cœur du système commun qu'est la "langue", considéré en lui-même et pour lui-même : "[L]a langue est un système qui ne connaît que son ordre propre. Une comparaison avec le jeu d'échecs le fera mieux sentir. Là, il est relativement facile de distinguer ce qui est externe de ce qui est interne : le fait qu'il a passé de Perse en Europe est d'ordre externe ; interne, au contraire, tout ce qui concerne le système et les règles. Si je remplace des pièces de bois par des pièces d'ivoire, le changement est indifférent pour le système : mais si je diminue ou augmente le nombre des pièces, ce changement-là atteint profondément la "grammaire" du jeu. Il n'en est pas moins vrai qu'une certaine attention est nécessaire pour faire des distinctions de ce genre. Ainsi dans chaque cas on posera la question de la nature du phénomène, et pour le résoudre on observera cette règle : est interne tout ce qui change le système à un degré quelconque". **26**

Bien qu'elle soit "fructueuse" et "s'occupe de choses importantes" **27**, la "linguistique externe" se trouve donc marginalisée. Cette mise à l'écart encouragera une fragmentation et une spécialisation des domaines, alors que la linguistique était la seule "science constituée autour des faits de langue" capable de les fédérer. Mais cette mise à l'écart aura aussi des effets bénéfiques, puisqu'elle autorisera l'émergence d'un bel ensemble de disciplines autonomes, connues aujourd'hui sous les noms de *sociolinguistique*, *ethnolinguistique*, *anthropologie linguistique*, etc.

Saussure ne se doutait probablement pas que l'habile processus de *reconnaissance-exclusion* qu'il venait de mettre au point en linguistique ouvrirait la voie à une série de réductions et d'éliminations tactiques. Aux futurs grammairiens formalistes, il enseignait l'art de dire "c'est pertinent" en pensant "c'est encombrant", ou encore de déclarer "c'est important, mais on doit faire sans". Désormais, les troncations, les suspensions, les éliminations de toutes sortes pourraient passer pour des purifications nécessaires, non des simplifications sommaires. Le "sujet parlant", que Saussure définissait comme "social", deviendrait, en fin de course, un "locuteur idéal" **28**, sans visage et détaché de tout environnement. La "chaîne du signifiant" se transformerait en "syntaxe autonome". Pour arriver à ce résultat, on se serait appuyé sur une lecture radicale du *Cours* (1919) et de sa formule-choc "la langue est un système qui ne connaît que son ordre propre". Américain, on aurait complété l'argumentaire par une interprétation non moins radicale et partielle de certaines remarques de Leonard Bloomfield dans *Language* **29**. Enfin, on se serait laissé conduire au désert des formes et constituants arides par Zellig Harris **30**, pour y pratiquer une forme extrême de descriptivisme, connue sous le nom de distributionnalisme, d'une rigueur admirable mais d'un ascétisme effrayant.

On note avec intérêt que les arguments développés pour définir l'objet langage, pour y intégrer le plus possible de paramètres ou, à l'inverse, pour en évincer un maximum **31**, sont presque toujours légitimes si on les rapporte à une

problématique définie. Ainsi, le "locuteur idéal", sans visage, sans faille, sans identité sociale, de Chomsky, est d'une parfaite cohérence au sein d'un modèle général - et génératif - de la syntaxe.

Le vrai débat ne se joue donc pas autour d'idées ou d'hypothèses, qui "font sens" à l'intérieur d'un cadre théorique, mais de tempéraments. Il y a des chercheurs qui ont besoin de " rationaliser complètement leur objet " et, ce faisant, ramènent le langage "à un ensemble de propriétés objectives munies de définitions constantes" **32** . Isolant le langage de son contexte d'émergence culturelle et de son emploi social, éliminant tous les facteurs d'instabilité et de variation, ils segmentent et inventorient éléments ou constituants. En cela, ils jouent le très occidental jeu de la "fragmentation", si justement caractérisé par Boris Cyrulnik dans ses entretiens avec Edgar Morin : "L'Occident est un fragmentateur [...]. C'est d'ailleurs la fragmentation (qui conduit à des objets partiels) qui a donné à l'Occident le pouvoir technique et intellectuel. Or, si cet objet partiel creuse, va de plus en plus loin, fait de bonnes performances en laboratoire, cela n'est pas forcément le cas dans la vie. La pensée occidentale (et c'est son grand piège) a fini par croire que la partie peut être séparée du tout, alors que la partie est un élément du tout. [...] On fait une partie, une découpe artificielle, mais une découpe didactique. Après l'avoir manipulée expérimentalement, on oublie ou l'on refuse de la réintégrer dans le tout. Il s'agit là d'une faute de pensée." **33**

Plus on élimine les éléments contextuels, plus on nie l'environnement et plus la formulation de règles générales devient aisée. Rationalistes et formalistes sont, par définition, portés vers les lois universelles. On ne sera donc pas surpris que Noam Chomsky et ses disciples postulent l'existence d'une "Grammaire Universelle" **34** (*U.G., Universal Grammar*) sous-tendant toutes les grammaires particulières des langues.

À l'autre extrême, on trouve des chercheurs pratiquant des *démarches intégratives*, qui *relient et incorporent*. "Intégratives", parce que tout phénomène s'intègre à un environnement et met en jeu une multiplicité de paramètres contextuels qu'il convient d'inclure dans l'analyse. En grammaire, cela donne des théories comme l'énonciation ou le fonctionnalisme (déjà évoqués), mais aussi, nous le verrons, le cognitivisme, qui mettent en rapport la syntaxe avec "le reste" : l'intersubjectivité, l'organisation sociale, les construits culturels, etc.

Le risque, on le pressent, est celui de l'éparpillement brouillon, du "multidimensionnel" confus empêchant toute systématisation. Mais ce risque intellectuel vaut la peine d'être pris par tous ceux qui se sentent incapables de traiter le langage comme "une chose de laboratoire", préférant "penser en termes contextuels" avec "une attitude mentale" qui, à chaque instant, les "portent vers l'homme" et son milieu **35** .

La grammaire est-elle "culturelle" ?

Instinctivement, nous n'associons pas la "grammaire" à la sphère culturelle. Si nous cherchons dans la langue d'éventuelles traces de "représentations socioculturelles" **36** , c'est vers le lexique que nous nous tournons le plus volontiers, non la syntaxe. Nous voyons au moins deux explications à cela.

Tout d'abord, notre conception du "culturel", forgée au contact des enseignements de "littérature et civilisation étrangères" prodigués à l'université, reste très axée sur l'histoire (politique, artistique, littéraire) et les "faits de société" (classes, minorités). Nous les complétons parfois, en cours de langue étrangère, par quelques notes comportementales sur les "mœurs et coutumes" des peuples parlant l'idiome étudié, plus empiriques qu'analytiques. Or, sans être erronée, cette conception civilisationnelle de la culture n'est pas assez sémiotique et cognitive. Elle ne pénètre pas suffisamment au cœur des *systèmes de représentation*, pourtant si bien étudiés par les sémiologues des années 1950-1970 (on songe ici à Roland Barthes et à Umberto Eco), et ne reconnaît pas au "fait cognitif" sa centralité dans le "fait culturel", comme le note si pertinemment Merlin Donald : "*The word "culture" usually connotes something other than its cognitive aspect. It usually refers to a set of shared habits, languages or customs that define a population of people. It may be these things, but on a deeper level, any given culture is a gigantic cognitive web, defining and constraining the parameters of memory, knowledge and thought in its members, both as individuals and as a group.*" **37**

En second lieu, les langues étrangères enseignées dans le système scolaire français sont essentiellement des langues romanes et germaniques, plus rarement slaves. Or l'architecture grammaticale et la catégorisation de l'expérience qu'on décèle dans toutes ces langues ne nous transportent pas dans un "univers" radicalement différent du nôtre. Anglais, allemand, espagnol, italien restent, à bien des égards, des langues de voisinage **38** . Leur apprentissage relève, au mieux, de l'excursion "dépayssante", jamais du "grand voyage", ce qui n'est pas sans conséquence sur notre perception de l'apprentissage. Là où un cours de japonais semble nous faire pénétrer dans un autre monde mental et social, un cours d'anglais s'apparente à une séance de *code-switching* (transcodage). En tout état de cause, nous ne ressentons pas le besoin de faire intervenir des facteurs culturels - représentations du monde, organisation de la société, relations

entre individus - pour expliquer la "mécanique de base" de la langue : détermination, prédication, subordination...

Notre attitude serait pourtant très différente si nous sortions de notre "espace Schengen" culturel et linguistique pour aborder des langues africaines, amérindiennes ou extrême orientales, comme le firent en leur temps Whorf et Benveniste **39**. Propulsés dans un véritable "ailleurs", confrontés à l'altérité et privés de nos repères, nous serions contraints de réviser nos méthodes et nos discours. D'instinct, nous abolirions la frontière entre lexique et grammaire, nous établirions de constants rapports entre "faits de langue" et "faits de civilisation". Nos analyses grammaticales feraient constamment intervenir des considérations socioculturelles et cognitives. Grammaire et lexique s'imbriqueraient pour être lus comme une partition philosophique et sociale. Le *code grammatical* se connecterait "de lui-même" avec le *code culturel*, la syntaxe deviendrait *Weltanschauung*, la frontière entre "technique de la langue" et "cours de civilisation" s'abolirait d'elle-même, comme en coréen où l'ensemble du système verbal, d'une extrême complexité morphologique, est indissociable de l'organisation sociale et des valeurs culturelles. **40**

Agissant ainsi, nous accorderions à la grammaire des "langues lointaines" une splendide essence métaphysique et une fascinante profondeur cognitive, alors que nous en privons presque intégralement la grammaire des "langues proches".

Aurions-nous raison de traiter différemment le coréen et l'italien, le chinois et le suédois ? À l'évidence, non. Car proche ou lointaine, il y a nécessairement du "socioculturel", du "physico-culturel", du "bio-culturel" et du "cognitif" dans la grammaire de toute langue, en tout point. Et cela pour quatre raisons qui se résument ainsi :

- la grammaire étudiée est le plus souvent celle de la langue standard, qui, loin d'être une variété neutre et "passe-partout", fonctionne comme un marqueur social de tout premier ordre ; **41**
- quantité de catégories grammaticales, aussi élémentaires que le temps, la voix, la modalité, la causalité, le cas ou la personne **42**, sont intimement liées à notre interaction socio-physique avec l'environnement et aux représentations culturelles **43**, comme nous semble très bien l'avoir établi la sémantique et la grammaire cognitives ; **44**
- les "outils" ou "marqueurs" grammaticaux ne servent pas seulement à "construire des énoncés" ou à "coder des opérations". Ils servent aussi à jouer les "scripts culturels" de l'âge, de la masculinité, de la féminité **45**, du pouvoir (soumission, domination, déférence **46**), de la sincérité, de l'enthousiasme **47**, etc. ;
- les mécanismes fondateurs de la grammaire - catégorisation, hiérarchisation, ordonnancement, mise en relation, substitution, assignation de valeurs en système, répertoire de scripts et de rôles, projections métaphoriques, associations métonymiques, etc. - sont également fondateurs de la culture **48**, qui s'organise comme un langage **49**. Les "règles de grammaire" nous font ainsi découvrir les principes structuraux de la culture, considérée comme un espace sémiotique. **50**

Il nous est malheureusement impossible, dans le cadre imparti, de développer chacune de ces rubriques. Nous nous contenterons donc de préciser quelques points, sachant que nombre d'entre eux sont argumentés et illustrés dans un ouvrage actuellement en préparation **51**, que nous destinons aux professeurs de langues et à leurs formateurs.

"Langue standard" et culture

Enseigner une langue étrangère, c'est le plus souvent enseigner la langue dite "standard", variété culturellement promue au rang de norme administrative, éducative, littéraire, et qui, à ce titre, reflète les valeurs idéalisées du pouvoir, de l'institution scolaire, des classes éduquées.

Voici comment le sociolinguiste britannique Peter Trudgill définit "l'anglais standard" : "*Standard English is that variety of English which is usually used in print, and which is normally taught in schools and to non-native speakers learning the language. It is also the variety which is normally spoken by educated people and used in news broadcasts and other similar situations.*" **52** Pour l'apprenant, la langue standard n'est pas une variété élue parmi les autres : elle est la langue. Elle n'est pas davantage un marqueur social : seulement un code "passe partout".

Pour l'enseignant, la grammaire de la langue standard est ce que Givón appelle une "illusion bien commode" (*convenient fiction*) **53**. Présumée stable et homogène, comme la prononciation standard (*R.P.*, *Received Pronunciation*), elle est un modèle unitaire à imiter. Trompeuse "unité", pourtant, que celle qui nie :

- la réalité de la *variation* **54** géographique et sociale **55** (dialectes, sociolectes et même *genderlects*).
- la réalité de l'*hétérogénéité grammaticale*, puisque qu'il existe une myriade de systèmes grammaticaux au sein d'une même langue. **56**

Problématique "uniformité", aussi, que celle qui fait disparaître l'expression la plus sensible de l'identité culturelle régionale, pour un apprenant étranger "délocalisé".

On sait par ailleurs que, pour des raisons historiques, politiques et culturelles, certaines langues sont restées fortement "dialectalisées". La présentation scolaire qui en est proposée joue alors carte sur table : un élève qui apprend l'espagnol, l'allemand ou l'arabe sait qu'on lui enseigne le castillan, le "haut allemand" ou l'arabe "moderne", "classique", etc.

On sait également que la langue standard n'a pas la même valeur dans toutes les sociétés. Tout près de nous, la Suisse alémanique vit dans un état serein de diglossie **57** où le très officiel *Hochdeutsch* (standard) et *Schweizerdeutsch* (vernaculaire) correspondent à différents types d'interaction. S'il serait absurde de demander à un élève germaniste de pratiquer les deux systèmes, il serait opportun de lui expliquer les véritables fonctions expressives et cohésives remplies par le *Schweizerdeutsch*, et plus généralement par les dialectes allemands, que par ignorance il rabaisse au statut de patois incompréhensibles... et gênants. **58**

On sait surtout que la langue standard n'est pas un code d'expression neutre et que des valeurs sociales et esthétiques ambivalentes lui sont associées. Ceci est particulièrement vrai de l'anglais britannique. Prestigieux par son lien avec les éléments les plus "éduqués" de la société anglaise, le *Standard English* - que les sociolinguistes anglophones qualifient sans ambages de *prestige variety* **59** - est souvent ressenti comme artificiel, maniéré et même "féminisant" pour un homme dans la communication ordinaire, voire associée à une forme d'arrogance ou de pédantisme. Or l'élève étranger en a rarement conscience. A-t-il d'ailleurs la moindre idée de l'existence de *sociolectes* en français, alors qu'il en maîtrise au moins un, le sien, et en comprend plusieurs ? L'a-t-on seulement invité à conceptualiser ce que "bien parler" et "mal parler" veut dire dans la société française, à identifier l'existence d'une variété standard derrière le "bon français" censé incarner "la vraie langue" ? **60** L'a-t-on fait réfléchir aux marquages sociaux (valorisants, minorants), aux sentiments d'appartenance (*in-group membership*) qui se négocient au travers des variétés de français parlées, en l'invitant à déceler un âge, un ancrage géographique, une appartenance sociale dans des énoncés (attestés) comme "C'est trop cool !", "J'étais en route de lui expliquer comment j'ai fait !", "Y fallait voir comment que c'était !", "La caserne, elle est là où est-ce qu'il y a le drapeau", "Il y a bien 25 ans à l'arrière", "Je le connais à lui", "C'est le frère à Louis", "Le livre que je te parle" ? S'est-il interrogé sur sa propre vision plastique et esthétique de la grammaire ? Ou encore sur la variation de registre au sein d'un même dialecte ou sociolecte ? Ne serait-ce pas utile avant d'évoquer, en cours d'anglais, le *Standard English* et l'ordre sociolinguistique qui règne dans les pays anglophones ?

Scripts grammaticaux et scripts interactionnels : du code syntaxique au code culturel

Il est incontestable que certaines rubriques de la grammaire, comme la distribution des pronoms personnels, la modalisation, l'intensification, la qualification adjectivale sont plus propices que d'autres à la mise en rapport de la syntaxe avec l'interaction socioculturelle. Il est tout aussi clair que la *grammaire sociale* de la "manipulation interpersonnelle" **61**, de la politesse, de l'implicite, de l'humour, etc. *engage la grammaire tout court*.

Pourtant, il reste un formidable travail de sensibilisation universitaire et d'intégration scolaire des "acquis" de la pragmatique et de la sociolinguistique à accomplir. Formidable par sa magnitude, mais aussi par l'enthousiasme qu'il ne peut manquer de susciter, les ouvrages de référence étant à la fois captivants, synthétiques et, chose rare en sciences du langage, lisibles.

Ainsi, les sociolinguistes et les pragmaticiens du domaine anglophone fournissent trois types de relevés susceptibles d'intéresser les praticiens d'une "écogrammaire" de l'anglais :

☐ relevé des points grammaticaux qui, par leur nature même, sont socialement ou culturellement sensibles : désignation de l'interlocuteur ; expression d'ordres, requêtes ou suggestions **62** ; temporisation de questions sensibles par des tags ou des locutions (ex. : *if you don't mind*) **63** ; déterminations définies (ex. : *the Queen*) justifiables par l'existence de préconstruits culturels **64**, etc.

☐ relevé de *stratégies communicatives de base* (être direct / indirect ; manifester ses émotions / les cacher / les juguler ; prendre / couper / donner la parole **65** ; parler / écouter ; *feedback* / *feedforward*, etc.) ; typologie des *registres* (formels / informels) et impact sur la syntaxe **66** ; caractérisation de *scripts interactionnels* ayant des répercussions syntaxiques manifestes comme *the Smile / Feeling good Code*, *the cheerfulness / enthusiasm speech routines* en vigueur dans la culture américaine, magnifiquement analysé par Anna Wierzbicka **67** ; les *codes linguistiques de la politesse* **68**, les conventions d'*ouverture* et de *fermeture* d'une communication en face à face ou à distance (épistolaire, téléphonique, électronique) ; les modes d'*injonction* à l'action, etc.

☐ relevé de construits socioculturels ou bioculturels, comme la masculinité, la féminité **69**, le transgenre mis en place

Pour une "écogrammaire" des langues vivantes

"It is the linguists who came up with the myth of formal structure : Grammar as an arbitrary, autonomous mechanism whose prime function was to govern the construction of well-formed sentences. Grammar that was about grammar". 71

Les quelques remarques qui vont être formulées ci-après tiennent compte du cadre particulier et contraignant qu'est celui de l'enseignement des langues vivantes en milieu scolaire : des apprenants, âgés de 10 à 20 ans, regroupés dans des classes de niveau hétérogène, recevant un enseignement hebdomadaire obligatoire et contingenté (horaires et programmes régis par des directives ministérielles). Intégrer ces contraintes, nous le savons tous, constitue un formidable défi. Car il est assurément plus facile, lorsqu'on est chercheur en sciences du langage, de proposer une adaptation, à peine simplifiée, de théories et de discours universitaires sur la grammaire des langues. Tentation ou facilité qui a pu conduire aux abus que l'on sait, à ces approches "modernes" ou "rénovées" qui effarouchent les enseignants, déroutent les apprenants et, trop souvent, exaspèrent leurs parents.

Être réaliste dans ce qu'il est possible de "faire passer sur le terrain", s'interdire toute "remarque intelligente" si elle n'est pas immédiatement intelligible par un adolescent démotivé de treize ans, ne suffit pas. Il faut développer un art de la résolution des tensions dialectiques, art que nous sommes loin de maîtriser, malgré quatre années pleines passées à rédiger une grammaire énonciative et cognitive pour la collection *Spring*.

Ainsi, sur le plan de la linguistique générale, on peut être convaincu qu'il y a autant de grammaires d'une langue que d'individus qui la parlent, que parmi les "variétés" 72 recensées d'une langue, aucune n'est intrinsèquement meilleure ou pire que les autres. On peut néanmoins être conduit à enseigner une grammaire et une prononciation "standard" qui nient la belle diversité et le généreux égalitarisme qu'ailleurs on proclame.

On peut aussi avoir des idées très avancées et nuancées sur la *deixis* spatio-temporelle, sur la détermination, sur la présupposition, sur l'aspect, sur la modalité, conçues en examinant un corpus d'énoncés authentiques (produits en situation par des locuteurs autochtones). Mais, lorsqu'on est sommé, dans un manuel, de formuler des règles brèves et générales, orientées vers la *production immédiate* d'énoncés simples et "passe partout", on est nécessairement conduit à se débarrasser de facteurs de complication, notamment les *paramètres contextuels*, qui sont d'un maniement très lourd et s'opposent, par nature, au mouvement de généralisation. Noam Chomsky eut l'honnêteté de le reconnaître.

Quelles notions, jugées par nous essentielles au laboratoire, devons-nous minorer, ou éliminer ? Parmi celles entrevues dans la partie précédente, lesquelles sont vraiment éligibles pour une "écogrammaire" adaptée à l'apprentissage scolaire des langues, au-delà de notre adhésion de principe à une approche intégrative et humaine des "faits de langue", sensible au contexte (situationnel, culturel) et ouverte à la cognition ?

Comment incorporer les éléments rescapés de notre tri sélectif avec les objectifs conceptuels généraux de l'enseignement de la grammaire ? Où entrent les "construits socioculturels", la "cognition" dans le processus de *conscientisation des mécanismes de production* ? Une *conscientisation* totalement artificielle, puisqu'elle explicite (ou fait expliciter) ce qui n'a pas besoin de l'être chez le *native speaker*. Une conscientisation qui est aussi une chance extraordinaire donnée à l'apprenant et à son professeur d'accomplir ce qu'ils ne font jamais en français : pénétrer l'*inconscient grammatical*. En engageant cette démarche analytique, ils peuvent accéder à l'*inconscient cognitif* 73, entité individuelle et collective, qui se reflète en grande partie dans la langue. 74

À ce stade de notre exposé, nous nous contenterons de soumettre une "feuille de route", que nous maintenons volontairement ouverte. Car si l'*écogrammaire* a sa philosophie et ses principes, elle se veut attitude face au "fait grammatical" et à son explication, non dogme rigide ou méthodologie contraignante.

Voici quelques principes, que nous avons commencé à mettre en œuvre dans nos propres productions didactiques :

- *références théoriques, outils descriptifs* : se référer à des cadres qui intègrent (ou rendent intégrable) le "fait humain" dans la grammaire, comme le fonctionnalisme, l'énonciation, le cognitivisme.

- *lexique et grammaire* : en refuser la séparation tranchée. Montrer l'origine lexicale de la plupart des morphèmes grammaticaux, qui sont eux-mêmes reliés à notre conception du corps, de la matière et de l'espace **75** . Se servir aussi du lexique pour accéder aux représentations mentales, plus difficilement observables au niveau grammatical. On peut, par exemple, faire apparaître le "visuel" le "gestuel" qui régissent inconsciemment la prétéition (phénomène grammatical), grâce aux locutions courantes "revoir le passé", "retourner dans le passé", "faire remonter le passé".
- *formats explicatifs* : en concevoir de nouveaux, qui respectent la cognition ordinaire des élèves, comme les gloses (*LogoGrams*), gestes (*KinéGrams*), narrations (*NarraGrams*) explicatives, permettant de conceptualiser et de retenir un mécanisme grammatical : have to "y'a pas l'choix", "prisonnier de l'action" [= LogoGram] ; main droite se refermant sur le poignet gauche pour indiquer qu'on est "tenu d'agir" [= KinéGram] et "petite histoire" [= NarraGram].

"Plus de vent ! La galère est en panne. Il faut ramer. *Row ! Row !* Les galériens obéissent. Capturés ou condamnés, ils n'ont pas le choix. On les a attachés à leur poste ! *Row ! They have to row !* Les galériens ne s'échapperont pas. Le navire est une prison. Leur travail aussi. Dans leur tête, un seul refrain. *Row ! Row ! Row ! We have to row !* Les galériens, il n'y en a plus. Mais la galère, ça existe encore ! Par exemple. Tu habites loin du collège. Quelle galère pour être à l'heure, le matin ! Tu dois te lever très tôt. Impossible de faire autrement ! *You have to get up early.* Panne d'électricité ! Là, c'est la vraie galère ! T'es coincé dans l'ascenseur. Impossible de t'échapper. Il faut attendre les secours. *You have to wait.* Tu as repéré l'expression qui sert à dire "t'as pas l'choix" ? ... C'est *have to*. Tu l'utilises dans les situations où tu n'es pas libre d'agir autrement. Il y a quand même quelque chose de bien avec *have to*: c'est que tu n'es pas vraiment responsable ! Donc personne ne peut t'en vouloir ! Et ça, c'est utile pour fabriquer des excuses ! Moi, quand on m'appelle pour aider à la maison, je réponds toujours que j'ai du travail à faire pour mon émission de grammaire. Donc j'ai pas le choix. Je dis : *I'm awfully sorry, but I can't help you now. I have to work.* Comme elle marche toujours, cette excuse, je te conseille de l'écouter une deuxième fois et de l'apprendre." **76**

Signalons que les *NarraGrams* sont souvent "culturels" à deux titres :

- par l'emploi de l'outil cognitif fondamental qu'est la narration (histoire ordinaire, parabole, fable, allégorie...), véritable universel culturel ;
- par la mise à contribution de récits historiques ou mythiques connus. Les galériens feront ainsi comprendre comment on peut être "enchaîné à l'action" par *have to* en anglais.

Diversité des paramètres explicatifs : intégrer la dimension sociale, culturelle, pragmatique, cognitive, etc. à la description. Le " cas possessif " anglais (ex. Sophie's house, mother, nose, success) en est un bon exemple. Au-delà des règles morphologiques, il est intéressant de se demander ce qui peut être codé lexicalement ou grammaticalement comme " possession ", d'évaluer le rôle de la main et du bras dans l'élaboration du " lien " marqué par 's, de mettre en évidence les opérations de repérage, etc.

Le professeur de langues vivantes enseigne un humanisme

"C'est [...] dans et par la langue qu'individu et société se déterminent mutuellement". **77**

Malgré les arguments que nous avons développés dans ces pages, le lien organique unissant grammaire et culture reste largement sous-estimé. Le dernier grand ouvrage de référence sur le fonctionnement de la langue anglaise **78** ignore la notion de contexte et fait une impasse quasi-complète sur le sujet social et cognitif (malgré la prise en considération du sens). Le pari d'une *écogrammaire* est donc loin d'être gagné, d'autant que celle-ci suppose une rééducation du regard et l'adoption d'une sensibilité plus "littéraire" dans une discipline qui, depuis Saussure, s'emploie à se hisser au rang de "science".

Interrogeons-nous. Combien parmi nous perçoivent, sans y être préparés, les *voyages* et les *créations poétiques* que la grammaire fait accomplir à un francophone dans *arriver à...* et *faire faire...* ? Combien sont prêt à valider l'idée que la syntaxe est une mise en scène, qu'il existe, parmi les nombreuses scènes du répertoire, des jeux d'attache, de pression, de tirage, d'obstacle, que des constructions comme *forcer à...* placent sous les feux de la rampe ?

C'est là que la mission d'un professeur de langues vivantes, porteur d'une *vision* large et plastique de la grammaire, nous paraît vitale. Lui seul est capable de rattacher les faits syntaxiques au milieu physique, social, ou culturel ; lui seul est en mesure de relier corps, imaginaire et syntaxe, d'inventer de nouveaux formats explicatifs (comme le NarraGram, le KineGram et LogoGram brièvement évoqués ci-dessus), d'orchestrer une *grammaire multidimensionnelle* dans sa forme et ses contenus.

Malgré la curiosité manifestée pour cette démarche, malgré l'apport historique du fonctionnalisme et de l'énonciation qui, chacun à leur manière, ont préparé le chemin, cette voie nouvelle suscite encore beaucoup de craintes. Tout en respectant ces appréhensions, qui ne sont pas sans fondement, nous dirons qu'il est des habitudes et des sécurités auxquelles il faut accepter de renoncer, d'anciens discours novateurs sur la grammaire qu'il faut savoir archiver, si nous entendons évoluer dans nos pratiques. D'autant que notre public, immergé dans le *multimédia* et le *multiculturel*, est sans doute mieux préparé que nous ne le pensons à gérer le *multidimensionnel*. Loin de brouiller ou d'alourdir le protocole explicatif, la diversification de la métalangue, des critères et des supports aiguise l'intérêt pour "la chose grammaticale", facilite l'assimilation et la mémorisation des discours explicatifs et des règles.

L'*écogrammaire* que nous préconisons ne se contente donc pas de montrer comment on "fabrique les phrases" à l'aide "d'outils", mais utilise marqueurs et agencements pour révéler le fonctionnement de l'esprit et la perception du monde, pour mettre en évidence les codes interactionnels qui font de nous des êtres sociaux. Au-delà des apprentissages formels et des gains de "performance communicative", cette grammaire permet d'entreprendre le plus troublant, le plus profond des voyages : celui qui nous mène au fond de nous-mêmes, de notre animalité sociale, de notre identité humaine. Nul n'a mieux résumé ce principe qu'Émile Benveniste, dans sa magnifique formule : "Le langage enseigne la définition même de l'homme" **79** . Formule que nous reprenons et adaptons, dans la bouche d'un personnage inventé pour la circonstance : "La grammaire nous apprend qui nous sommes, nous, les humains et quels rôles nous aimons jouer. Et ça, moi, ça me plaît..." **80**

Références bibliographiques

- Adamczewski, Henri et Claude Delmas, 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris : Armand Colin.
- Arnauld, Antoine et Claude Lancelot, 1997 [1676], *Grammaire générale et raisonnée [dite Grammaire de Port-Royal]*, Paris : Allia.
- Arnauld, Antoine et Pierre Nicole, 1970 [1683], *La logique ou l'art de penser*, Paris : Flammarion.
- Baron, Dennis, 1987, *Grammar and Gender*, Yale : Yale University Press.
- Benveniste, Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris : Gallimard.
- Bolinger, Dwight, 1977, *Meaning and Form*, London/New York : Longman.
- Bolinger, Dwight & Donald Sears, 1981, *Aspects of Language*, New York : Harcourt Brace Jovanovich.
- Butler, Judith, 1999, *Gender Trouble*, London : Routledge.
- Butler, Judith, 2004, *Undoing Gender*, London : Routledge.
- Chomsky, Noam, 1965, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass. : The M.I.T. Press.
- Coates, Jennifer, 1993, *Women, Men and Language*, London : Longman.
- Croft, William and D. Alan Cruse, 2004, *Cognitive Linguistics*, Cambridge : Cambridge University Press.
- CyruLink, Boris et Edgar Morin, 2000, *Dialogue sur la nature humaine*, La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube.
- Donald, Merlin, 2001, *A Mind so Rare. The Evolution of Human Consciousness*, New York / London : W.W. Norton.
- Ecco, Umberto, 1976 [1979] *A Theory of Semiotics*, Bloomington : Indiana University Press.
- Fauconnier, Gilles and Mark Turner, 2002, *The Way We Think*, New York : Basic Books.
- Givón, Talmy, 1993, *English Grammar. A Function-Based Introduction*, Amsterdam : John Benjamins.
- Halliday, M.A.K. 1985, *An Introduction to Functional Grammar*, London : Edward Arnold.
- Harris, Zellig, 1951, *Structural Linguistics*, Chicago : The University of Chicago Press.
- Heine, Bernd, 1997, *Cognitive Foundations of Grammar*, New York / Oxford : Oxford University Press.
- Holmes, Janet, 1992, *An Introduction to Sociolinguistics*, London : Longman.
- Holmes, Janet, 1995, *Women, Men and Politeness*, London : Longman.
- Huddleston, R. and G.K. Pullum, (2002), *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Jackendoff, Ray, 1993, *Patterns in the Mind. Language and Human Nature*, New York : Harvester Wheatsheaf.
- Lakoff, George and Mark Johnson, 1999, *Philosophy in the Flesh*, New York : Basic Books.
- Lakoff, Robin, 1975 [1989], *Language and Woman's Place*, New York : Harper Torchbooks.
- Lapaire, Jean-Rémi et Wilfrid Rotgé, 1993, *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Lapaire, Jean-Rémi, 2002, "Imaginative grammar", In *Cognitive Linguistics Today*, Edited by Barbara Lewandowska-Tomaszczyk and Kamila Turewicz, Frankfurt : Peter Lang Publishing Group.
- Lapaire, Jean-Rémi, 2003, "Act, fact and artefact. The workshop model for action and causation." In *Linguagem, Cultura*

e *Cognição : Estudos de Linguística Cognitiva*, Augusto Soares da Silva (ed.). Coimbra : Almedina, 2004.

Lee, Hansol Hyun Bok, 1989, *Korean Grammar*, Oxford : O.U.P.

Lee, Kee-dong, 1993, *A Korean Grammar on Semantic-Pragmatic Principles*, Hunmin-Cheongum.

Leech, Geoffrey and Jan Svartvik, 1994 [1975], *A Communicative Grammar of English*, London : Longman.

Lemarchand, Françoise, Kathleen Julié, Jean-Rémi Lapaire, Jean-Robert Perrin, Marie-Pierre Butts-Pasquini, Paul Butts, 2001, *Spring 6e*, Paris : Hachette Éducation.

Lemarchand, Françoise, Kathleen Julié, Jean-Rémi Lapaire, Jean-Robert Perrin, Marie-Pierre Butts-Pasquini, Paul Butts, 2002, *Spring 5e*, Paris : Hachette Éducation.

Lemarchand, Françoise, Kathleen Julié, Jean-Rémi Lapaire, Jean-Robert Perrin, 2002, *Spring 4e*, Paris : Hachette Éducation.

Lemarchand, Françoise, Kathleen Julié, Jean-Rémi Lapaire, Jean-Robert Perrin, 2003, *Spring 3e*, Paris : Hachette Éducation

Li Jin-Mieung, 1985, *Grammaire du Coréen*, Tome 1, Paris : P.A.F.

Miller, Roy, 1967, *The Japanese Language*, Chicago : The University of Chicago Press.

Saussure, Ferdinand, 1987 [1915], *Cours de linguistique générale*, Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, Edition critique de Tullio de Mauro, Paris : Payot.

Semenovich [1934] 2002, *Thought and Language*, Translation newly revised and edited by Alex Kozulin, Cambridge, Massachusetts/London, England : The MIT Press.

Swann, Joan, 1992, *Girls, Boys and Language*, Oxford : Blackwell.

Talmy, Leonard, 2000, *Toward a Cognitive Semantics*, Cambridge, Mass. : The M.I.T. Press.

Tannen, Deborah, 1996, *Gender and Discourse*, New York / Oxford : Oxford University Press.

Taylor, John, 2002, *Cognitive Grammar*, Oxford : Oxford University Press.

Tolmach-Lakoff, Robin, 2000, *The Language War*, Berkeley / Los Angeles : University of California Press.

Trudgill, Peter, 1995, *Sociolinguistics. An Introduction to Language and Society*, London : Penguin Books

Verschueren, Jef, 1999, *Understanding Pragmatics*, London : Arnold.

Vygotsky, Lev Semenovich, *Thought and Language*, translation newly revised and edited by Alex Kozulin, Cambridge, Mass. - London, the MIT Press, 2002 (1re éd. 1934)

Wierzbicka, Anna, 1999, *Emotions across Languages and Cultures*, Cambridge : Cambridge University Press.

Whorf, Benjamin Lee, 2000 [1947], *Language, Thought and Reality*, edited by John B. Carroll, Cambridge Massachusetts : The MIT Press.

-
1. WHORF B. L., *Language, Thought and Reality*, edited by John B. Carroll, The MIT Press, Cambridge Mass., [1947] 2002, p. 249 ("La parole est le meilleur des spectacles monté par l'homme").
 2. BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 16.
 3. "The linguist cannot expect the logician, the anthropologist, or the psychologist to do his work for him, though he owes to them, and they to him, a recurring debt payable in mutual understanding." (BOLINGER D., *Meaning and Form*, Longman, London/New York, 1977, p. 4.)
 4. "Every text - that is, everything that is said or written - unfolds in some context of use ; furthermore it is the uses of language that, over tens of thousands of generations, have shaped the system. Language has evolved to satisfy human needs ; and the way it is organized is functional respective to these needs - it is not arbitrary. A functional grammar is essentially a 'natural' grammar, in the sense that everything in it can be explained, ultimately, by reference to how language is used." (HALLIDAY M. A. K., *An Introduction to Functionnal Grammar*, Edward Arnold, London, 1985, p. xiii.)
 5. GIVON T., *English Grammar. A Function-Based Introduction*, John Benjamins, Amsterdam, 1993, p. xix.
 6. "The primary function of speech, in both children and adults, is communication, social contact. The earliest speech of the child is therefore essentially social." (VYGOTSKY L. S., *Thought and Language*, The MIT Press, Cambridge, Mass./London, [1934] 2002, p. 34.)
 7. GIVON T., *op. cit.*, p. 1 ("La grammaire n'est pas un ensemble de règles rigides qu'il faut suivre pour produire des phrases correctes. La grammaire est un ensemble de stratégies qu'on utilise pour bien communiquer").
 8. En simplifiant, on dira que les grammaires structurales se donnaient pour mission principale : a) de répertorier les *morphèmes* (fonctionnels) et les *structures* (syntaxiques) des langues naturelles ; b) de démontrer l'existence de *systèmes* d'association, d'opposition, de substitution de ces formes et agencements.
 9. L'une des évidences oubliées que le fonctionnalisme se chargea de rappeler aux formalistes est que la machine

syntaxique qu'ils décrivent ne tourne pas à vide, qu'elle est non seulement lancée mais assujettie au but de signification, ainsi qu'au contexte interlocutif, situationnel et socio-culturel. D'où le questionnement préliminaire à toute étude grammaticale, également assumé, en France, par les énonciativistes : "Qui parle à qui, de quoi, dans quelles circonstances, avec quelle intention de signification ? "

10. *Précis de stylistique* (1905), *Linguistique générale et linguistique française* (1932).
11. Rappelons que la pragmatique étudie le langage en action et en situation, associant systématiquement texte et contexte énonciatif : "Qui parle de quoi à qui, de quelle façon, avec quelle intention de signification, pour obtenir quel résultat ? "
12. Voir historique et définition des concepts-clés dans LAPAIRE J.-R. et ROTGE W., *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 1993.
13. Ex. "Français musulmans" ou "Musulmans de France" ; "Irlandais catholiques" ou "Catholiques irlandais" ; "Juifs new-yorkais"...
14. Au-delà de la volonté contrastive (le Canada *français* s'oppose au Canada *anglais*), on note un processus de compression et d'homogénéisation métonymiques. Une seule caractéristique, la langue parlée, permet de renvoyer à un groupe d'individus (*compression*) en gommant toutes les différences qui peuvent exister entre eux (*homogénéisation*).
15. Pour le sémioticien Umberto Eco, la culture est organisée comme un langage : "[T]he whole of culture should be studied as a communicative phenomenon based on signification systems." (ECCO U., *A Theory of Semiotics*, Indiana University Press, Bloomington, [1976] 1979, p. 22) ("L'ensemble de la culture doit être étudié comme un phénomène de communication reposant sur des systèmes de signification").
16. BENVENISTE E., *op. cit.*, p. 30.
17. "Although we may have the feeling that we do our cognitive work in isolation, we do our most important intellectual work as connected members of cultural networks. [...] Individual minds are thus integrated into a corporate cognitive process, in which single individuals rarely play an indispensable role." (DONALD M., *A Mind so Rare. The Evolution of Human Consciousness*, W.W. Norton, New York/London, 2001, p. 298.)
18. DONALD M., *op. cit.*, p. 252 ("La pensée symbolique et le langage sont fondamentalement des phénomènes de réseau. L'origine du langage est à chercher dans l'existence de communautés cognitives, dans l'interconnexion et la régulation de l'activité mentale entre plusieurs cerveaux").
19. WHORF B. L., *op. cit.*, 252 ("Chaque langue possède ses propres agencements culturels de formes et de catégories, permettant non seulement de communiquer, mais d'analyser la nature, de mettre en évidence ou d'occulter certains types de relations et de phénomènes, d'encadrer le cheminement de la pensée et de construire l'espace intérieur de la conscience").
20. ARNAULD A. et NICOLE P., *La logique ou l'art de penser*, Flammarion, Paris, [1683] 1970, p. 82.
21. DE SAUSSURE F., *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, [1915] 1987, p. 112.
22. DE SAUSSURE F., *op. cit.* p.305-306.
23. "Les mœurs d'une nation ont un contre-coup sur la langue, et, d'autre part, c'est dans une large mesure la langue qui fait la nation" (*ibid.*, p. 40).
24. DE SAUSSURE F., *op. cit.* p.157.
25. DE SAUSSURE F., *op. cit.* p.33.
26. DE SAUSSURE F., *op. cit.* p.42-43.
27. DE SAUSSURE F., *op. cit.* p.40.
28. Dans *Aspects of the Theory of Syntax* (The MIT Press, Cambridge, Mass., 1965, p. 3-5), Noam Chomsky justifie l'introduction du "locuteur idéal" (*ideal speaker*) comme étant une nécessité pour atteindre un véritable degré de généralisation en grammaire.
29. Pour neutraliser l'histoire : "In order to describe a language one needs no historical knowledge whatever" (Bloomfield L., *Language*, 1933, p. 19). Pour neutraliser la variation : "[I]n no other respect are the activities of a group as rigidly standardized as in the forms of language. Large group of people make up all their utterances out of the same stock of lexical forms and grammatical constructions" (p. 37). Pour se prémunir du mentalisme et de l'inféodation aux théories psychologiques : " [W]e can pursue the study of language without reference to any one psychological doctrine, and to do so safeguards our results [...]. I believe that mechanism is the necessary form of scientific discourse" (p. xv-xvi).
30. Le structuralisme de Harris (que l'auteur qualifie de "*descriptive linguistics*") ne nie pas la dimension humaine du langage ("*speech as human behavior*"), ni l'importance de la situation de communication et de la culture ("*the cultural and interpersonal situation*"). Mais il en élimine radicalement l'étude, pour se concentrer sur la forme pure, étudiée comme simple "distribution" d'unités et de traits distinctifs. "*Descriptive linguistics, as the term has come to be used, is a particular field of inquiry which deals not with the whole of speech activities, but with the regularities in certain features of speech. These regularities are in the distributional relations among the features*

of speech in question, i.e. the occurrence of these features relatively to each other within utterances. (...) The main research of descriptive linguistics, and the only relation which will be accepted as relevant in the present survey, is the distribution or arrangement within the flow of speech of some parts or features relatively to others. The present survey is thus explicitly limited to questions of distribution, i.e. of the freedom of occurrence of portions of an utterance relatively to each other" (HARRIS Z., *Structural Linguistics*, The University of Chicago Press, Chicago, 1951, p. 5).

31. Les "préliminaires méthodologiques" de N. Chomsky dans *Aspects* (op. cit., p. 3) en sont un cas abouti :
"Linguistic theory is concerned primarily with an ideal speaker-listener, in a completely homogeneous speech community, who knows its language perfectly and is unaffected by such grammatically irrelevant conditions as memory limitations, distractions, shifts of attention and interest, and errors (random or characteristic) in applying his knowledge of the language in actual performance. This seems to me to have been the position of the founders of modern general linguistics, and no cogent reason for modifying it has been offered."
32. BENVENISTE E., op. cit., p. 8.
33. CYRULNIK B. et MORIN E., *Dialogue sur la nature humaine*, Editions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2000, p. 10.
34. On sait l'influence qu'exerça la *Grammaire générale et raisonnée* d'Arnauld et Lancelot (1660) sur Noam Chomsky, non seulement par sa visée universelle, mais par le lien fondamental qu'on y nouait entre grammaire et "opérations de l'esprit" : "La connaissance de ce qui se passe dans notre esprit est nécessaire pour comprendre les fondements de la grammaire" (p. 23).
35. CYRULNIK B. et MORIN E., op. cit.
36. Dans sa grammaire anglaise, le fonctionnaliste américain Talmy Givón parle de *socially-negotiated cultural universe* (op. cit., p. 22).
37. DONALD M., op. cit., p. xiii-xiv ("Il est d'usage de se servir du mot "culture" pour évoquer autre chose que sa composante cognitive. Le mot désigne d'ordinaire un ensemble d'habitudes partagées, de langues ou de coutumes caractérisant un peuple. C'est vrai, mais à un niveau plus profond, chaque culture est une gigantesque toile cognitive, qui définit et conditionne la mémoire, les connaissances et la pensée de ses membres, individuellement et collectivement").
38. Peter Trudgill (*Sociolinguistics. An Introduction to Language and Society*, Penguin Books, London, 1995, p. 13) rappelle la nécessité d'étudier des langues "éloignées culturellement" (*culturally separated languages*) pour mesurer l'impact, à ses yeux majeur, de l'organisation socio-culturelle sur l'organisation linguistique.
39. Ce n'est pas un hasard si Whorf, qui systématisa le lien entre syntaxe et organisation de la pensée, catégories lexicales et représentations culturelles, étudia les langues amérindiennes, africaines et orientales. Plus près de nous, Emile Benveniste était spécialiste de sanskrit et d'indo-européen. L'un et l'autre perçurent comme une donnée incontournable, le lien unissant grammaire et culture. Et c'est le cas, aujourd'hui encore, des Européens, qui apprennent ou enseignent des langues totalement "étrangères".
40. Pour prédiquer quoi que ce soit en coréen, il faut choisir les suffixes en accord avec les paramètres sociolinguistiques-clés que sont l'âge, le sexe et le statut du locuteur, la personne à laquelle il s'adresse, l'être, l'événement ou la chose dont il parle, le degré d'élévation stylistique auquel il se situe, etc. (cf. LI J.-M., *Grammaire du Coréen*, P.A.F., Paris, 1985, t. 1 et LEE H. H. B., *Korean Grammar*, Oxford University Press, Oxford, 1989).
41. Comme Janet Holmes le rappelle utilement (*An Introduction to Sociolinguistics*, Longman, London, 1992, p. 148), toutes les cultures du monde utilisent la langue comme marqueur social et possèdent donc des sociolectes :
"Social dialect research in many different countries has revealed a consistent relationship between social class and language patterns. People from different social classes speak differently."
42. BENVENISTE E., op. cit., p. 261 : "Une langue sans expression de la personne ne se conçoit pas."
43. Dans la pratique ordinaire de l'enseignement des langues européennes, il faut qu'un décalage inattendu apparaisse - comme l'existence (troublante pour un francophone) de deux verbes "être" en portugais et en espagnol (*ser, estar*) - ou qu'une catégorie grammaticale prenne une importance "dématurée" dans la langue étudiée - comme la distinction aspectuelle "perfectif" / "imperfectif" en russe et en polonais - pour que nous invoquions "une façon différente de concevoir les choses". Et en disant cela, nous nous surprenons à relier la grammaire à des mécanismes de représentation collectifs, autrement dit à la culture, dans l'acception cognitive élargie que propose Merlin Donald.
44. Cf. LAKOFF G. et JOHNSON M., *Philosophy in the Flesh*, Basic Books, New York, 1999 ; TALMY L., *Toward a Cognitive Semantics*, The MIT Press, Cambridge, Mass., 2000 ; FAUCONNIER G. et TURNER M., *The Way we Think*, Basic Books, London, 2002 ; TAYLOR J., *Cognitive Grammar*, Oxford University Press, Oxford, 2003 ; CROFT W. et CRUSE D. A., *Cognitive Linguistics*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004 ; LAPAIRE J.-R., "Act, fact and artefact. The workshop model for action and causation" in DA SILVA A. S. (ed.), *Linguagem, Cultura e Cognição : Estudos de Linguística Cognitiva*, Almedina, Coimbra, 2003.

45. Cf. LAKOFF R., *Language and Woman's Place*, Harper Torchbooks, New York, [1975] 1989 ; COATES J., *Women, Men and Language*, Longman, London, 1993 ; TANNEN D., *Gender and Discourse*, Oxford University Press, Oxford/New York, 1996.
46. Cf. HOLMES J., *Women, Men and Politeness*, Longman, London, 1995 ; TOLMACH-LAKOFF R., *The Language War*, University of California Press, Berkeley/Los Angeles, 2000.
47. Cf. WIERZBICKA A., *Emotions across Languages and Cultures*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999.
48. "[T]he whole of culture should be studied as a communicative phenomenon based on signification systems" (ECCO U., *op. cit.*, p. 22).
49. Le langage est le révélateur par excellence de la faculté symbolique et donc la voie royale d'accès à la sémiotique. C'est ce qu'exprime très clairement Ecco (*op. cit.*, p. 172) lorsque, se référant à Lotman et à Barthes, il déclare : "*Thus verbal language could be defined as the primary modelling system, the others being only "secondary", derivative (and partial) translation of its devices (Lotman). Or it could be defined as the primary way in which man specularly translates his thoughts, speaking and thinking being a privileged area of semiotic enquiry, so that linguistics is not only the most important branch of semiotics but the model for every semiotic activity ; semiotic as a whole thus becomes no more than a derivation from linguistics (Barthes).*"
50. "*In culture every entity can become a semiotic phenomenon. The laws of signification are the laws of culture. [...] Culture can be studied completely under a semiotic profile*" (ECCO U., *op. cit.*, p. 29).
51. Il s'agit de *Corps, imaginaire, grammaire*, à paraître chez Hachette en 2005. Pour l'heure, on trouvera dans les fichiers d'utilisation de la collection *Spring LV 1* (LEMARCHAND F. et al., Hachette Éducation, Paris, 2000,2001,2002,2003) des remarques détaillées et didactisées.
52. TRUDGILL P., *op. cit.*, p. 5.
53. GIVON T., *op. cit.*, p. 7.
54. "*Linguistic varieties appear to be inherently variable as a rule rather than an exception, and inherent variability is probably the linguistic counterpart of social heterogeneity*" (TRUDGILL P., *op. cit.*, p. 34). Givón résume les critères de variation ainsi : "*History : Older/obsolete vs. newer/current usage. Age : Older vs. younger speakers. Medium : Written vs. spoken language. Éducation : Éducated vs. uneducated speakers. Formality : Formal vs. informal style. Social class : High-status vs. low-status speakers. Ethnicity : Majority vs. minority sub-cultures. Geography : Regional, urban vs. rural dialects. Native skill : Native vs. non-native speakers. Individual : This individual or family vs. that one*" (GIVON T., *op. cit.*, p. 7).
55. Dans le monde anglophone, c'est l'Américain William Labov qui est considéré comme le fondateur de la sociolinguistique en tant que méthode d'investigation. La publication en 1966 de *The Social Stratification of English in New York City* ne se contentait pas d'intégrer le fait social au fait dialectal (jusque là confiné dans la variation géographique), mais proposait une véritable méthodologie sociologique (random sampling, etc.).
56. Voici ce qu'écrit Givón de l'anglais américain : "*Rather than consisting in a single speech community with a single grammar, American English is a complex, multi-layered speech community with an immense arrays of grammars*" (GIVON T., *op. cit.*, p. 7).
57. "*The most important feature of the diglossic situation is probably the specialization of function of the two varieties. This varies from community to community, but typically the high variety is used in sermons, formal letters, political speeches, university lectures, news broadcasts, newspaper editorials, and "high" poetry. The low variety, on the other hand, is used in conversation with family and friends, radio serials, political and academic discussions, political cartoons, and "folk" literature*" (TRUDGILL P., *op. cit.*, p. 98).
58. "*Where, in isolated cases, individuals do attempt to use the high variety in everyday speech this is generally felt to be artificial, pedantic, snobbish or reactionary. In German Switzerland it may also be felt to be disloyal, since the high variety, Standard German, is used as the medium of everyday conversation by speakers outside Switzerland*" (TRUDGILL P., *op. cit.*, o. 99).
59. "*Standard English has much more status and prestige than any other English dialect. It is a dialect that is highly valued by many people, and certain economic, social and political benefits tend to accrue to those who speak and write it. The RP accent has very high prestige, as do certain American accents. [...] So statusful are Standard English and the prestige accents that they are widely considered to be "correct", "beautiful", "nice", "pure" and so on. Other non-standard, non-prestige varieties are often held to be "wrong", "ugly", "corrupt" or "lazy"*" (TRUDGILL P., *op. cit.*, p. 8).
60. La confusion entre "standard" et "pur" ou "vrai" est là encore bien résumée par Trudgill, à propos de l'anglais : "*Standard English is frequently considered to be the English language, which inevitably leads to the view that other varieties of English are some kind of deviation from a norm, the deviation being due to laziness, ignorance or lack of intelligence*" (TRUDGILL P., *op. cit.*, p. 8).
61. Traduction littérale du terme consacré anglais interpersonal manipulation. Utilisation du langage pour "laisser faire" ou "faire faire", autrement dit pour contrôler les actes d'autrui.

62. Exemples donnés par HOLMES J. in *An Introduction to Sociolinguistics*, op. cit., p. 290 : "Sit down ! You sit down ! Could you sit down ? Sit down, will you ? Won't you sit down ? I want you to sit down. I'd like you to sit down. You'd be more comfortable sitting down", etc.
63. "Direct questions, for example, can be particularly threatening, and in many English-speaking societies some direct questions are hardly ever asked - How much money do you earn ? - while others will typically be accompanied by some overt recognition that this is a problematical linguistic activity : How old are you - if I may ask ? How much did you pay for it - if you don't mind telling me ? Do you mind if I ask if you're married ?" (TRUDGILL P., op. cit., p. 117).
64. Pour GIVON T., op. cit., p. 232-34, la définitude est une "accessibilité mentale" immédiate, facilitée par l'existence d'un univers culturel partagé (*the culturally-shared universe*). L'article défini *the* est, à ce titre, un marqueur de cohésion culturelle, l'indice de cadres cognitifs préinstallés et partagés (*frames*).
65. Les *tag* questions jouent ici un rôle-clé. Alors que les approches purement syntaxiques en font de simples "mini questions" placées en fin d'assertion, il est impossible de comprendre leur logique d'emploi sans tenir compte des codes culturels de la désassertion (première fonction possible) et de l'ouverture sur la parole ou l'opinion l'interlocuteur (seconde fonction, plus fréquente encore).
66. Janet Holmes (*An Introduction...*, op. cit., p. 7) oppose ainsi : *Refuse should be deposited in the receptacle provided à Put your rubbish in the bin, Jilly*, ou encore, *Please tender exact fare and state a destination à Give me the right money and tell me where you're going*. Grammaticalement, on note un effacement maximal de la personne et des déterminants dans le style "formel". L'impératif n'est pas géré de la même façon.
67. "In English, there are many common speech routines which manifestly reflect a cultural premises to the effect that it is good to "feel good" - and to be seen as someone who "feels good". In particular, the common "How are you ? - I'm fine" routine implies an expectation that "good feelings" will be expressed, and if need be, "artificially displayed" " (Wierzbicka A., op. cit., p. 246).
68. Cf. HOLMES J., *Women, Men and Politeness*, op. cit.
69. Tout comme la grossièreté et l'écart grammatical peuvent fonctionner comme des éléments "virilisants" dans le monde anglophone, le respect des codes grammaticaux standard est "féminisant". La langue reflète ici des codes comportementaux ou sémiotiques plus généraux de construction du genre, résumés par Trudgill (op. cit., p. 72) : "In different parts of the English-speaking world, female speakers have been found to use forms considered to be "better" or more "correct" than those used by men. [...] Why should this be ? [...] Firstly, it has been pointed out that working-class speech, like certain other aspects of working-class culture in our society, seems to have connotations of or associations with masculinity. [...] Secondly, it has also been pointed out that many societies seem to expect [...] better behaviour [...] from women than they do for men. If father comes home drunk on Saturday night and vomits over the living-room carpet, this is bad. But if mother does the same, many people would feel it is worse. "
70. C'est à Robin Lakoff (op. cit., 1975) que l'on doit l'étiquette aujourd'hui banalisée de *women's language* et le lancement, aux Etats-Unis, d'un débat de fond sur l'existence de ce qu'il est désormais convenu d'appeler *genderlects*. Les commentaires de la pragmaticienne sur les modes spécifiques d'intensification et d'assertion des femmes, ainsi que sur la fréquence d'emploi des *tag* questions dans leur discours, déclenchèrent un vif débat, aux conséquences très positives pour la méthodologie de recherche en *language and women's studies*.
71. GIVON T., op. cit., p. xix ("Ce sont les linguistes qui ont créé le mythe de la pure structure syntaxique, de la grammaire conçue comme mécanisme autonome ayant pour fonction première la construction de phrases canoniques, de la grammaire qui sert à faire de la grammaire").
72. "Variety is a sociolinguistic term referring to language in context. A variety is a set of linguistic forms used under specific circumstances, i.e. with a distinctive social contribution. Variety is therefore a broad term which includes different accents, different linguistic styles, different dialects and even different languages which contrast with each other for social reasons. It has proved a very useful sociolinguistic term because it is linguistically neutral and covers all the different realizations of the abstract concept "language" in different social contexts" (HOLMES J., *An Introduction...*, op. cit., p. 9).
73. Cf. LAKOFF G. et JOHNSON M., op. cit.
74. Cf. FAUCONNIER G. et TURNER M., op. cit.
75. Cf. HEINE B., *Cognitive Foundations of Grammar*, Oxford University Press, Oxford/New York, 1997 ; LAPAIRE J.-R., "Act, fact and artefact", loc. cit.
76. Extrait de LEMARCHAND F. et al., *Spring, manuel de cinquième*, op. cit.
77. BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 25.
78. HUDDLESTON R. et PULLUM G. K., *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002.
79. BENVENISTE E., op. cit., p. 259 : "Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons

jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme."

80. LEMARCHAND F. et al., *Spring, manuel de troisième, op. cit.*

Actes du colloque - Les contenus culturels dans l'enseignement scolaire des langues vivantes 4-5 décembre 2003

Direction générale de l'Enseignement scolaire - Publié le 01 décembre 2004

© Ministère de l'Éducation nationale

Mis à jour le 15 avril 2011

Partager cet article



Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche - Direction générale de l'enseignement scolaire - Certains droits réservés